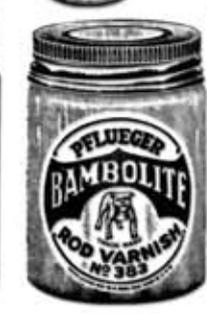
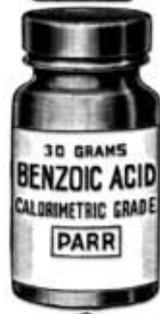




la me²éc
présente

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le quotidien de la Mousson d'été



EDITORIAL

Le goût de la chair humaine

La Mousson s'achève ce soir par un texte intitulé *Les jeunes*. Joli symbole : la fin est une jouvence ! De la vingtaine de textes révélés par une merveilleuse équipe d'artistes et de techniciens (à laquelle il est grand temps d'exprimer gratitude et admiration), il serait vain de vouloir dégager une quintessence, ou quelque tendance générale que ce soit, marquant la cuvée 2010. De même qu'il serait illusoire de chercher à lier à tout prix entre eux des écrivains venus de différents pays et qui s'expriment, avant tout, en leur propre nom. La table ronde réunissant les « Sud-américains » a bien démystifié l'artifice de tels regroupements. C'est la variété qui nous intéresse. Plutôt que de parler d'identités nationales (a fortiori continentales), n'est-il pas plus excitant de capter la singularité des inspirations, l'originalité des styles, l'hétérogénéité des préoccupations ?

Ce que montrent les pièces qui, de près ou de loin, ont abordé la question du cannibalisme, c'est surtout que la chair humaine n'a pas le même goût, ici ou là, et dans telle ou telle circonstance... Où pourrait-on connaître la saveur de la chair fraîche, si ce n'est au théâtre ? Le théâtre fait de nous des ogres. Les acteurs se prêtent à l'anthropophagie. Leurs personnages, dont nous dévo-rons le cœur et les viscères, c'est la matière humaine. Quant à l'ambiance de fin du monde qui baigne certains textes, si elle reflète l'inquiétude d'un monde en crise, elle ressortit aussi, et avant tout, à un souci poétique qui joue de la beauté tragi-comique des catastrophes. De la richesse de cette matière scripturale, chacun reste libre d'arracher les bons morceaux. Ce ne sont pas les mêmes pour tout le monde. D'ailleurs, « un bon spectacle est celui qui divise ». La proposition de Brecht n'a jamais semblé plus pertinente.

O.G.

LA PAGE DES STAGIAIRES DE L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ DANAN LE BARBARE

Travailler sur les textes de cette mousson diabolique semble avoir quelque peu perverti l'enseignement, jadis bienveillant, de l'université d'été.

Non, il ne s'appelle pas Jack l'éventreur ; non, il n'est pas réputé non plus pour être un Saint ; et, non, nous ne l'avons nullement rencontré sur ou sous un arbre... Nous allons vous révéler, aujourd'hui, l'abominable horreur que vivent, depuis le mardi 24 août, les stagiaires de Joseph Danan, alias « Danan le barbare » :

1. Se salir dans l'herbe. 2. Faire les équilibristes sur les tables. 3. Souiller les vitres et les sols de l'Abbaye de sa salive. 4. Se faire sodomiser en poussant des cris de mouette. 5. Se balafre. 6. Se frapper. 7. Se torturer à écrire la scène d'une pièce qui n'existe pas...

Alors, méfiez-vous dorénavant de ce qui se cache derriè-

re cet auteur, metteur en scène, maître de conférences à l'air doux comme un agneau, déclamant des remarques aussi brillantes que les verres luisants de ses lunettes. Nous n'avons été, au bout du compte, que les marionnettes de ses expériences maléfiques servant à comprendre pourquoi les épines tranchantes d'un texte ne peuvent parfois se déployer qu'à sa transposition dans l'espace. Se lever tôt après avoir fait la fermeture du chapiteau fut un jeu d'enfants à côté de l'assouvissement des désirs de Danan (le barbare). Malgré tout, notre corps, désormais immunisé du trash et maîtrisant le goût du sang, en réclame encore, encore, notre corps, encore, encore, encore...

Libya Senoussi

LE QUOTIDIEN DE LA MOUSSON D'ÉTÉ 2010 EST AUSSI DISPONIBLE SUR LE SITE DE LA MEEC :
<http://www.meec.org/Temporairement-Contemporain,2765>

Rédaction : Olivier Goetz, Charlotte Lagrange & Nicolas Tisserand - Graphisme : Yoann Herda

UNE OMBRE d'Emmanuel Darley

« Longtemps on passe tout contre ces hommes et femmes qui dans les rues sont inutiles. On les regarde, on tend l'oreille.

Longtemps on garde à portée de main, un bout de journal, un fait divers, un home à l'amour irraisonné.

Un jour on réunit les deux, on trouve le lien qui les unit et de ce lien naît Une ombre : un homme, dans une rue, immobile, le poids d'un immeuble entre son dos, le poids d'un trop lourd secret sur les épaules. »

E.D.

L'homme qui parle dans ce monologue est un garçon sans âge (« vous êtes sans âge, me dit-on »). Il passe le plus clair de son temps dans la rue, « libre comme l'air », adossé à la façade de l'immeuble où il partage un appartement avec sa sœur alitée, qui ne mange plus, ne bouge plus, ne quitte plus la chambre. Pour ne pas la déranger, il sort, dès le matin, pour ne rentrer que le soir, sans faire de bruit.

Celui qui parle est contre le mur. Celui qui parle est le mur. « J'ai un travail régulier, un bon travail de chaque jour et c'est moi qui fais marcher la maison, c'est grâce à moi qu'elle peut continuer son repos, bien tranquille. Un bon travail. Un poste important, croyez-le. Je suis un mur. Je suis un mur. »

Il parle, cet homme, et, petit à petit, sa parole trace, sous la banalité des choses, le récit d'une étrange existence. Il y a la vie de tous les jours, dans le quartier, les voisins, ses amies les mémés, comme il dit : madame Robert, madame Pascal, mademoiselle Jean... Elles sont gentilles ; elle lui racontent leurs maladies et prennent des nouvelles de sa sœur. Mais, le dimanche, « je vais jusqu'au coin de la rue trouver mes dames, une deux trois, la blonde, la rousse et puis la brune, j'alterne, je change, je contente chacune. (...) Personne ne dit, personne ne parle, juste les souffles, les soupirs entendus. À part madame la Rousse. Toujours un mot gentil, madame la Rousse. Tu peux toucher les seins. Tu peux toucher les fesses. Eh bien, vas-y bonhomme, allez... ». Et puis, peut-être parce qu'il sent qu'il commence à devenir inquiétant, le narrateur remonte le cours de son exis-

tence, comme si la connaissance de ses origines pouvait en justifier la bizarrerie. Il évoque son enfance, ses parents garde-barrières, dans un village où la famille est en butte aux quolibets des gamins. Ses parents, cela fait longtemps qu'il les a perdus de vue. Sa vieille sorcière de mère, sucre et miel, « toujours à ses fourneaux, à touiller le ragoût, à ricaner dans la cuisine de cette maison tout contre la barrière, où quand passaient les trains, les michelines du matin et du soir, cela vibrait, cela tremblait, les vitres, les assiettes et les verres. Le père à s'ennuyer, hahaha, à s'ennuyer. De la barrière à son fauteuil, de son fauteuil à la barrière. » Ces souvenirs, c'est tout ce qui lui reste d'autrefois, avec la sœur dans son lit : « C'est ma sœur après tout, c'est ce qui me reste d'avant, tout ce qui me reste. Rien d'autre. Voilà ». Oui, mais voilà... Aujourd'hui, quelque chose ne va pas : « Ma sœur est une momie. Éteinte depuis longtemps. Allongée sans bouger, sans parler, sans manger, à simplement maigrir. »

Le grand calme de cette existence où il ne se passe rien (« La sœur en haut, dessous ses draps, et moi, en bas, contre mon mur. Ma chemise abîmée par le frottis du crépi, un peu de blanc sur les épaules, les omoplates. ») est un cauchemar éveillé qui se déroule dans l'indifférence générale et dont le protagoniste lui-même semble parfaitement inconscient. Un jour, une voiture avec un gyrophare s'arrête devant l'immeuble. En descendant « des hommes et puis des femmes, pleins d'inquiétude. Un a un au début puis tout un groupe avec des uniformes, ceux de la force publique. » On est venu chercher la sœur.

L'homme reste là. « Quoi faire d'autre ? Rejoindre la campagne, repartir sur les routes ? À quoi bon, rien d'autre que cette envie, être mur, façade, statue, gisant, être celui qui n'attend rien, qu'on a posé là pour longtemps et qui se contente de ça. C'est ce qu'on attendait de moi, je crois depuis toujours. »

O.G.

Emmanuel Darley a écrit quatre romans et une quinzaine de pièces. Les fidèles de la Mousson n'auront pas oublié Le mardi à Monoprix, avec Jean-Claude Dreyfus et Philippe Thibaut. Après avoir fait l'objet d'une lecture à l'Abbaye, ce bouleversant spectacle a entamé une brillante carrière, qui se prolonge. Le texte que nous découvrons aujourd'hui, Une ombre, a été publié en Tapuscrit, par Théâtre Ouvert, en 2000.



Les Jeunes

de David Lescot

Entretien avec l'auteur

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN : *Tu fais partie des auteurs réguliers de la Mousson... Depuis quand y viens-tu et comment en es-tu arrivé à participer non seulement en tant qu'auteur, mais aussi en tant que musicien, comédien et metteur en lecture ?*

DAVID LESCOT : Je suis venu la première en 2002 pour *L'instrument à Pression*. Ce texte était une commande de la Mousson pour une lecture radiophonique. Quand j'ai débarqué pour assister à la mise en lecture de Claude Guerre pour France Culture, je leur ai dit que le texte devait swinguer sans qu'ils se mettent à swinguer eux-mêmes. Du coup, j'ai été mis à contribution pour claquer des doigts pendant l'enregistrement. Donc, déjà, j'étais au four et au moulin. Comme j'étais venu avec ma trompette, les musiciens m'ont enrôlé dans l'accompagnement musical des lectures et ça s'est pérennisé. Ce côté polyvalent correspondait bien à l'esprit de la Mousson et j'aime particulièrement le mélange du texte et de la musique.

T.P. : *C'est un aspect que tu as retrouvé en écrivant Les jeunes ?*

Ça vient de l'envie de faire, comme avec *L'instrument à pression* mais en changeant d'univers musical, un objet qui parle de la musique, qui soit organiquement musical dans sa conception et sa structure et que la musique vienne compléter. *L'instrument à pression* était sur le jazz que je connais bien tandis que *Les jeunes* est sur le rock, musique pour laquelle je ne suis pas très compétent. Je peux seulement faire du rock de douze ans...

D.L. : *Depuis l'instrument à pression, je me représente le rapport de la musique et du texte comme un piano : la*

musique est la main gauche et le texte est la main droite. La musique doit être du côté du rythme plus que de la mélodie pour que les thèmes puissent se développer à travers le texte.

T.P. : Tu indiques dans les didascalies : « Les Schwarts et les Pinkettes sont jouées par les trois mêmes actrices ». Pourquoi ce choix de faire jouer les deux groupes musicaux par des filles plutôt que des garçons ?

D.L. : Parce qu'à cet âge là, on est tous des filles en fait... A douze ans, on est aigu, glabre, léger. On est beaucoup plus proche de l'être féminin que de l'être poilu, rauque et grave. Après commence l'horrible métamorphose. C'est ce qui se passe à la fin de la pièce: les voix muent et ces êtres monstrueux qui ont treize ans vont traverser un long tunnel avant de passer à la forme humaine des seize ans.

T.P. : *Le fait de diriger la lecture des Jeunes à la Mousson d'été t'a-t-il donné l'occasion d'en composer la musique ?*

Composer est un très grand mot parce que c'est très sommaire. J'ai donné une grille d'accords et des principes très simples pour que nous puissions faire des arrangements. Philippe Thibault est à la basse ou à la guitare, Flavien Gaudon à la batterie et moi à la guitare. Ce ne sont pas tellement des musiques qui se composent. Elles se cherchent ensemble comme feraient les personnages.

Hormis Odja Llorca qui est aussi chanteuse, les actrices de la mise en lecture ne sont pas musiciennes. Du coup, on est complètement dans la pièce quand elles se mettent à jouer. C'est très beau, très chaotique.

T.P. : *Dans ton travail d'écriture, tu utilises souvent des sources documentaires. Dans Les jeunes, c'est une analyse des différentes catégories de guitare qui inaugure la pièce...*

D.L. : Je voulais faire une ouverture sur l'emblème. Pour moi, la guitare électrique est l'attribut des jeunes aujourd'hui. Quand j'avais cet âge, c'était une distinction tandis que c'est maintenant un signe universel. Alors qu'il fallait aller dans un magasin spécialisé comme à Pigalle, les mêmes peuvent en acheter maintenant dans des espèces de supermarchés. C'est un objet qui circule mais ça crée une sorte d'uniformisation et les mêmes parlent beaucoup du rock des sixties et seven-

ties... C'est marrant parce que ça commence à dater sérieusement. Je crois que c'est le seul courant musical qui ait duré si longtemps.

T.P. : Trapier est un des rares personnages adultes dans la pièce. Est-ce qu'il est représentatif des adultes pour Les jeunes de la pièce ?

D.L. : Trapier est un personnage malsain, récupérateur, marchand et manager. Je voulais utiliser le personnage du manager pour parler du phénomène social et commercial des bébés rockers. C'est un marché pour ces managers qui ont senti le filon. N'importe quel même de douze ans peut jouer dans des salles comme le gibus à Paris.

Je voulais aussi que les adultes de la pièce aient une présence fantomatique, inquiétante et peu fiable. Ce monde d'enfant sans adulte renvoie à l'univers du conte. Au lieu d'être perdus dans la forêt comme le Petit Poucet, les jeunes sont dans un festival de rock...

Dans le conte, il y a, d'une manière latente mais très forte, une sorte de découverte de la sexualité avec les adultes à travers l'ogre qui en incarne l'aspect menaçant. Dans *Les jeunes*, les adultes tournent autour avec une sorte d'attrait pervers. Pour l'évoquer, je ne montre pas un viol mais c'est d'autant plus malsain. C'est ma manière de suggérer en ne montrant pas l'acte mais le regard qui précède.

T.P. : Est-ce que c'est une manière de contourner le sujet pour mieux en parler ?

D.L. : Quand tu prends un phénomène emblématique ou symptomatique, c'est bien sûr pour parler d'autre chose mais tu ne sais plus bien lequel... Alors tu creuses le

phénomène, tu l'exagères un peu et après tu ... l'appelles *les Jeunes*. Mais en fait, je m'interroge beaucoup sur la confusion des générations. Je n'ai pas l'impression d'en avoir fini avec cette période de mon enfance alors que j'ai déjà une fille. Comme les enfants détestent qu'on leur dise qu'ils sont petits, les quadragénaires voudraient être plus jeunes et les adolescents avoir un autre corps...

T.P. : Est-ce que ce phénomène te semble plus fort aujourd'hui ?

D.L. : Ce qui est plus fort, c'est la marchandisation du phénomène, son utilisation mercantile. Le rock a toujours été mercantile mais là, il ne s'agit plus seulement de vendre des disques. Il s'agit d'exploiter une attitude, une manière d'être. On transforme les guitares électriques en scoubidou et en hochet ! Je ne le déplore pas mais ça m'intrigue fortement.

T.P. : Est-ce que c'est une évidence pour toi de monter tes propres textes ?

D.L. : Au début, la première destination de mes textes n'a pas été de les confier à un autre metteur en scène. Mais j'ai répondu et je répondrais à des commandes de textes en vue de mises en scènes. Pour ce genre d'objets où musique et texte sont à parts égales, je préfère me les réserver...

Propos recueillis par Charlotte Lagrange



« **Quel est ce théâtre plein de voix inconnues ?** »

SOUS LES ARBRES

de Philippe Minyana,

par la troupe amateur du Bassin Mussipontain

Lorsque l'on passe la porte de l'Espace-Saint-Laurent de Pont-à-Mousson, c'est une atmosphère toute particulière qui nous accueille. Une équipe de 15 comédiens amateurs y répète depuis le 7 août avec ardeur et passion. Pour eux, ce mois passé en compagnie d'Eric Lehembre, metteur en scène du spectacle amateur depuis maintenant 5 ans, est leur espace de respiration théâtrale. Un temps particulier qui leur tient à tous très à cœur.

« On leur demande beaucoup. Entre huit et dix heures par jour de répétition. C'est un très gros investissement. Ils acceptent de servir un projet dont le cœur est l'écriture contemporaine. Ils ont envie de s'y frotter. On passe d'ailleurs beaucoup de temps à la table, c'est l'objet de la rencontre. C'est pourquoi la présence de l'auteur est si importante le jour de la représentation. Les amateurs ont vraiment envie de lui poser des questions. C'est l'écriture qui nous fédère. »

L'envie est donc bien là, au cœur du travail, et elle traverse la préparation du spectacle du début à la fin. Sous l'œil d'Eric Lehembre, véritable pédagogue, soucieux de laisser la parole à chacun, et de son assistante, Séverine Wuttke, *Sous les arbres* donne naissance à une lecture musicale. Pour faire du texte une partition rythmée et rigoureuse où les dialogues font écho à des temps de choralité. Car l'auteur le souligne lui-même : « ce texte aurait pu être des voix chantées ». Ainsi, les figures qui défilent sur le plateau oscillent de la parole au chant, du chant au silence. Moment d'apnée, temps de pause où « un ange passe » se nichent au sein des chœurs groupés et des récits à partager. Comme si la mise en suspens des voix nous racontait à son tour quelque chose.

« Origine de la parole, parole des origines »

Le statut de la parole est au cœur du texte de Philippe Minyana : dire ce que l'on n'a jamais dit, raconter son histoire, même ineffable et inaudible, laisser au récit le temps de se déployer. Répliques, didascalies, narration, tout est à la charge des comédiens sur le plateau. Les marques du discours : « dit la fille », « crie le père » viennent sans cesse ponctuer le texte, comme un refrain attendu. Le récit et les dialogues s'entremêlent et forment ainsi un texte composite. Dès lors, la théâtralité et la mimésis sont mises en branle et altérées de l'intérieur. Et il se crée une véritable distanciation par rapport aux actions qui se racontent, mais aussi une certaine forme de naïveté. Comme si le texte portait une parole de l'origine, celle de l'enfance et de sa foule de figures cauchemardesques et absurdes. Comme si cette parole naissait au creux des arbres et des ruisseaux qui hantent la scène, au creux de ce monde entrain de naître sous nos yeux.

« Promenons nous dans les bois pendant... »



Sous les arbres est un conte initiatique, la traversée de deux jeunes garçons aux noms étranges et réversibles, comme des onomatopées : Fonfon et Tata. Un voyage qui commence au bord d'une rivière, là où les deux garçons se rencontrent, et qui s'achève dans la forêt. La nature sauvage où les oiseaux croissent et le vent souffle sera cet espace de métamorphose où Fonfon et Tata se révèlent l'un à l'autre. La parole libérée permet de dévoiler des histoires passées et des secrets intimes, même les plus lourds. L'un raconte son viol par un père pervers ainsi que par ses amis, l'autre, le meurtre totalement gratuit qu'il a commis peu de temps auparavant. Sans jugement moraliste ni leçon de vie. C'est leur histoire, un point c'est tout. Ces deux récits traversent leur errance comme si la parole était une forme de rédemption et marquait la naissance de leur amour. « L'enjeu n'est pas l'homosexualité mais la levée des tabous. On tombe amoureux d'hommes ou de femmes, c'est pareil. C'est la rencontre amoureuse

qui permet de passer au-dessus de la violence » souligne le metteur en scène. Sur la route, leur relation s'épanouit avec spontanéité à travers les rencontres qu'ils font ensemble. Une galerie de personnages, figures et apparitions, côtoie les deux garçons. Ce sont des ogres, des familles sans noms, des femmes à demi-morte, un chien, une Poupée... Chacun pourrait faire partie d'un numéro de cirque ou d'un de nos cauchemars. Eric Lehembre le note : « Les comédiens ont relevé tout de suite le côté drôle et musical de la pièce. Ensuite, ils ont compris la noirceur et l'horreur de chacun des événements ». Et c'est avec un grand dynamisme que ces amateurs de tous âges - ils ont entre 17 et 60 ans - s'emparent de ce comique à double tranchant, de ce rêve éveillé où les figures disparaissent comme elles apparaissent pour une lecture-spectacle, dernière étape de cette Mousson 2010.

Agathe Le Taillandier de Gabory

A UNIVERS OUVERTS

FRAGMENTS LIQUIDES

de Diego Aramburo

Texte français de Christilla Vasserot

Des voix féminines qui se croisent, qui se diluent dans une ville où chacun cherche à vivre ou à survivre. Des fragments de vie qui peu à peu s'éteignent pour laisser place au bruit de l'eau.

Il est difficile d'expliquer ce texte écrit avant tout pour être ressenti. L'impact de l'écriture fine et imagée de Diego Aramburo va au-delà de la simple écoute et de la future question du passage au plateau. C'est une envie, celle de créer l'univers d'une femme bolivienne qui oscille entre force et fragilité.

Pour lui, un artiste ouvre un univers. Et Diego Aramburo est particulièrement intéressé par le processus que chacun peut avoir dans sa tête au moment où il vit une expérience. Avec *Fragments liquides*, il a cherché la pensée et les paroles justes intérieures au personnage de la femme.

Il s'est beaucoup intéressé à la fin de la notion personnage clos théorisée en Europe dans les années 80 parce qu'elle résonnait fortement avec la tradition orale dont il est issu. C'est par la polyphonie qu'il a cherché à toucher quelque chose de la fragmentation voire de la destruction du personnage. Et, par ce procédé, il a tenté d'ouvrir un espace de liberté pour l'imaginaire du spectateur. Considérant que le spectateur, comme l'artiste, possède sa propre version de la réalité qui l'entoure, il veut renforcer la possibilité qu'à chaque individu de rêver et de fictionner. Cette ouverture du sens et des sens a une portée politique en Bolivie.

Ce texte dégage un rythme, une musicalité. Diego Aramburo écrit en confrontant écriture et respiration. L'écriture grave

l'image, mais c'est la respiration qui en dévoile la force. L'organisation et la structure viennent après. Il souhaite au public de se laisser envahir par ses sensations. Ainsi, comme dans un rêve, le ressenti prend plus de valeur que la trame scénaristique élaborée par l'auteur.

De la traduction de son texte, l'auteur ne s'attendait pas à une telle similitude avec la version originale. Alors qu'il ne le pensait pas traduisible, l'univers du texte reste, s'est transmis.

« Faire du théâtre en Amérique latine, c'est se positionner face. La société. Les événements. C'est aussi transformer l'impossible en possible. C'est en soi, déjà, un discours. Politique. Subversif. Un choix. Pour cette mise en espace, un texte contemporain. Un point de vue critique proche du chaos. Un texte qui parle de femmes. Et d'eau. »

N.T. et C.L.

Diego Aramburo a commencé très jeune à jouer et écrire. Le théâtre fut en toute première instance une alternative, car en Bolivie il n'y avait pas d'école de cinéma. Alors il écrivit des fictions pour le théâtre. Viennent ensuite les études au Brésil, puis en Italie dans le centre Grotowski et aux Etats Unis. En 1997, il retourne en Bolivie et crée une compagnie, il collabore avec une comédienne et un musicien.

Assistant d'Hubert Colas lors de la création d'Hamlet, Diego Aramburo a bénéficié d'une résidence à Marseille au cours de laquelle il a écrit Fragment liquides.





DIMANCHE 29 AOÛT

9h30 - 12h30 / Ateliers de l'université d'été

12h30 / Déjeuner avec Lionel Spycher et Edgar Chias

14h / Bibliothèque Fragments liquides,

de Diego Aramburo
Texte français de Christilla Vasserot
Dirigée par Diego Aramburo
Avec Daniel Berlioux, Cécile Bournay, Sabine Revillet

Texte traduit à l'initiative et avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, centre international de la traduction théâtrale à Montpellier

15h30 / Sainte Marie Aux Bois Une ombre

de Emmanuel Darley
Dirigée par Véronique Bellegarde
Avec Charlie Nelson
Musique Daniel Largent

Dans le cadre du partenariat de la mousson d'été avec Théâtre Ouvert, ce texte est publié aux Editions Théâtre Ouvert/Tapuscent

17h / Espace Saint Laurent de Pont à Mousson Sous les arbres

de Philippe Minyana
Dirigé par Eric Lehembre
Assisté de Séverine Wuttké
Par la troupe amateur du bassin Mussipontain

Ce texte a reçu l'aide à la création du Centre National du Théâtre

18h30 / Bar des écritures Pot de clôture de la Mousson d'été

20h45 / Chapiteau Les jeunes

de David Lescot
Dirigé par David Lescot
Avec Philippe Fretun, Odja Llorca, Catherine Matisse,
Baya Rehas & Marion Verstaeten
Musique Flavien Gaudon, David Lescot & Philippe Thibault

